

« Le Making of de Macbeth »

Diane Godin

Number 81, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25527ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (1996). Review of [« Le Making of de Macbeth »]. *Jeu*, (81), 157–159.

sans doute un *pusher* d'eau douce, un Jésus-Christ un peu demeuré, à l'air débile, une « Marie-Marie » qui le suit partout et deux éboueurs composant un duo clownesque assez désopilant (poursuivant la métaphore initiale, ils se nomment eux-mêmes des « cols bruns »).

Sous ses airs de bande dessinée et son intrigue un brin juvénile, la pièce offre une réflexion dont bien des politiques auraient avantage à s'inspirer. Ainsi, les ministres de la Santé sont pour la poursuite de la guerre contre les rebelles tandis que c'est le général qui veut signer la paix. Et pendant ce temps, le fils aîné de la reine, astronome de son état, fait un vibrant plaidoyer pour la Science et pour la Connaissance, seules garantes d'une paix à long terme. Il y a dans la pièce un autre discours sur les avantages sociaux du métissage, arme la plus efficace contre l'intolérance et la xénophobie. Cependant, la pièce est loin d'être didactique ou pesante. Par sa dimension fantastique, sa liberté de style et l'imagination dont elle témoigne, la pièce s'apparente plutôt au *Roi Boiteux* (que Michel Monty avait déjà montée il y a deux ans avec les abonnés du TNM), ou à *l'Oiseau vert* de Gozzi et Benno Besson, dont elle rappelle l'aspect merveilleux, la désinvolture et les couleurs. En outre, c'est très rythmé, et merveilleusement joué autant par les comédiens que par les musiciens.

Michel Vaïs

« *Le Making of de Macbeth* »

Mise en texte : Jean-Frédéric Messier. Mise en scène : Paula de Vasconcelos ; décor et accessoires : Raymond-Marius Boucher ; costumes : Maryse Bienvenu ; éclairages : Jean-Charles Martel ; conception sonore : Marc Dessaulles. Avec Nathalie Claude, Chris Heyerdahl, Marie-France Marcotte, Sylvie Moreau, François Papineau, Leni Parker, Marcel Pomerlo, *Mario Saint-Amand et Paul-Antoine Taillefer*. Coproduction de Pigeons International et du Musée d'art contemporain de Montréal, présentée à la Salle Beverly Webster Rolph du 9 au 21 avril 1996.

Macbeth en habits de ville

Paula de Vasconcelos nous a habitués à des spectacles dynamiques, d'un ludisme contagieux. Misant sur les possibilités physiques des acteurs, elle nous propose un théâtre du fragment, dont la trame narrative est le plus souvent diluée au profit d'une esthétique rigoureuse qui intègre plusieurs disciplines. Cette approche installe un souffle et un climat particuliers, qui ont fait la marque de Pigeons International, et où l'on reconnaît la griffe de la metteuse en scène.

Dans la mise en abyme qui sous-tend ce *making of*, on voit une metteuse en scène au bord de l'épuisement s'interroger sur la façon d'aborder la *Scottish play* du grand Will ; tiraillé, ce personnage ne sait plus très bien si la vie est encore au théâtre. Le fil narratif du spectacle est fort simple : il met en parallèle le drame d'une femme qui ressent d'autant plus l'urgence d'enfanter qu'elle doit mettre

au monde, en quelque sorte, l'une des pièces les plus sombres du répertoire shakespearien. Mais la proposition de Paula de Vasconcelos va bien au-delà de l'intérêt, quelque peu limité, que peut représenter cette crise individuelle ; elle nous convie plutôt à un spectacle qui joue sur la fragilité des frontières qui séparent la fiction et le réel. Si ce genre d'interrogation n'a rien de particulièrement innovateur, il a le mérite, ici, de s'intégrer à un ensemble soigné, fondé sur une esthétique qui privilégie la production d'images (presque des tableaux, à certains moments, tant les corps donnent l'impression de « poser »), la présence de la musique et la mise en place de différents niveaux de représentation.

Installés autour d'un vaste plateau, les spectateurs assistent, dans un premier temps, aux répétitions des comédiens et à leurs discussions parfois houleuses avec la metteuse en scène. Cette première partie est ponctuée par les doutes, les sautes d'humeur et les obligations médiatiques des acteurs qui, se servant à tour de rôle d'un micro *ex machina* qui descend régulièrement du plafond, parlent de la production de ce *Macbeth* sans jamais réussir à dire quoi que ce soit de significatif à propos d'une tragédie shakespearienne à laquelle, du reste, ils ne comprennent goutte. On voit d'emblée la volonté, chez Paula de Vasconcelos, de reproduire le chaos et la fragilité qui président à la création, en intégrant à son spectacle les temps morts, les prérogatives individuelles, les tentatives qui échouent et les frictions qui naissent d'une mise en commun du projet artistique. Le rapport s'établit assez vite, d'ailleurs, entre ces différents obstacles et les contrariétés de la jeune metteuse en scène (interprétée par Marie-France Marcotte), dont le désir d'enfanter semble voué à l'échec.



Mais cet aspect n'est pas, je le répète, l'intérêt principal de ce spectacle ; pour moi du moins, qui me suis surtout intéressée au costumier de la troupe (Marcel Pomerlo), dont la présence discrète et énigmatique contrastait par rapport à l'agitation générale.

Le plus souvent en retrait, silencieux, ce personnage constituait l'autre filon narratif du spectacle. Habité par une folie toute macbethienne, le costumier – on le comprend peu à peu – fait figure d'imposteur au sein de la troupe et nourrit

Paul-Antoine Taillefer et Marie-France Marcotte.
Photo : Louis Taillefer.

des ambitions autrement plus élevées que celle qui consiste à créer les vêtements qui donneront vie à tous ces grands personnages. Fasciné par les costumes de sa confection, il aspire ni plus ni moins, en fait, à traverser le miroir pour entrer dans le monde de la fiction. Or, dans la mesure où il pousse le désir de la création jusqu'à vouloir se façonner et se recréer lui-même, ce personnage apparaît comme une sorte de double de la metteuse en scène ; à cette nuance près, toutefois, que son désir à lui consiste à repousser les frontières du réel pour entrer de plain-pied au théâtre alors que cette dernière, confrontée à ses doutes et à ses propres limites artistiques, se tourne de plus en plus vers « la vraie vie ».



Paul-Antoine Taillefer.
Photo : Louis Taillefer.

C'est à partir de cet autre filon – celui d'une réflexion sur les rapports entre la fiction et le réel – que le spectacle de Pigeons International prend véritablement son envol. Parallèlement aux aspirations de ces deux personnages, Paula de Vasconcelos a imaginé la

mise en place de différents niveaux de représentation qui, à partir de l'éternelle dualité Eros-Thanatos, explorent le fragile équilibre entre l'art et la vie. Au fond de la scène, un écran projette les images d'un voyage que les membres de la troupe ont effectué en Écosse, en guise de travail préparatoire à la pièce qu'ils doivent entreprendre. Outre le fait qu'elles aient été filmées en noir et blanc, la particularité de ces images tient surtout au fait que les comédiens, évoluant comme de joyeux lurons en cavale, portent à certains moments les costumes de

la production ; à l'inverse, les acteurs que nous voyons sur scène, en temps réel, sont le plus souvent en habits de ville. Le plaisir de la confusion, si je puis dire, se décuple lorsqu'on se rend compte que ces habits de ville semblent correspondre à la personnalité réelle des acteurs : avec les allures un peu « rockeuses » qu'on lui connaît, Mario Saint-Amand était tout à fait lui-même dans ses vêtements de cuir ; de même, on n'avait aucun mal à imaginer que le pantalon très « cosy » et le tricot que portait François Papineau puissent faire partie de sa garde-robe. Le lien était donc finement tissé entre la metteuse en scène et le costumier – seuls véritables personnages de ce *making of* –, et les acteurs faisant partie de la distribution – à la fois réelle et fictive – d'une pièce de Shakespeare. S'ajoute à cela un autre niveau de représentation, lorsque François Papineau installe sur scène un petit théâtre de marionnettes et se met à jouer, pour notre plus grand plaisir, un savoureux *Macbeth* à gaines.

S'il est vrai que cette production aurait pu bénéficier de quelques ajustements susceptibles d'en resserrer le propos (on n'évitait pas toujours le piège, insidieux, de la complaisance), il n'en demeure pas moins que ce spectacle de Pigeons International était fort intéressant et, comme les précédents, il a eu le mérite de nous sortir des sentiers battus, ce qui n'est pas rien.

Diane Godin